

## " LES VOLUMES DE LA VILLE : TROIS EDIFICES "

Le titre de cette conférence : "Les Volumes de la Ville : Trois Edifices" résume bien, je crois, l'essentiel du propos qui détermine mes projets et mes bâtiments depuis maintenant six ans.

La ville contemporaine, et tous ses effets dérivés que l'on englobe sous le terme de métropole, est malade. Les femmes, les hommes et les enfants qui y vivent s'y sentent très souvent de plus en plus mal.

Par habitude, et surtout par commodité, on a trop souvent tendance à séparer l'architecture, l'acte qui consiste à concevoir puis dessiner des édifices pour les construire, de ce qu'il est encore d'usage de nommer l'urbanisme.

Cette façon de penser la ville, héritée essentiellement des années cinquante où l'urgence consistait alors à combler les vides laissés par les bombes, ne peut plus être acceptée par les architectes de ma génération.

Le résultat concret de cette manière de procéder, et tout le monde en mesure pourtant les effets pervers, est une espèce d'ersatz de ville très nostalgique dans laquelle les places sont désespérément vides et les rues des égoûts à voitures.

On tente depuis quelques temps d'habiller tout ça par des aménagements urbains sophistiqués et coûteux (c'est "l'urbanisme de trottoir") mais les plan-masses de ces morceaux de villes, aussi rassurants soient-ils, ne sauraient résoudre par des images trop simples l'immense complexité des questions fonctionnelles que nous devons bien un jour réussir à mettre en forme.

Placés devant cette grave question, grave parce que bientôt la moitié de l'humanité habitera en ville, certains architectes de notre pays, et non des moindres, avancent l'idée (je résume volontairement afin de mieux caractériser cette tendance) que les outils de l'architecture devraient en quelque sorte se confondre avec ceux de l'urbanisme.

Autrement dit, que les modes de composition urbaine (comme par exemple la ligne, le tracé, l'emprise des bâtiments réduits à leur plus simple expression) seraient transposables au dessin même des édifices.

Dans cette hypothèse, je le répète largement développée ces derniers temps en France, l'architecture finale des bâtiments serait le résultat simple, et parfois simpliste, d'un plan-masse agrandi.

Cette solution présente néanmoins son intérêt à partir du moment où l'on admet qu'une répétition de formes simples est l'une des solutions pour loger le plus grand nombre.

Or le paradoxe, je dirais même l'imposture, est que nous assistons à l'apologie d'une architecture minimaliste alors que dans le même temps plus de 500 000 citoyens n'ont toujours pas de toit.

En fait ce dépouillement chic et rationnel, peu propice à l'éclosion des plaisirs et des émotions spécifiques à l'architecture, est peut-être l'expression inconsciente d'un désir de ne pas renoncer à la dimension sociale de son action.

Si l'on refuse, et c'est une autre position, de confondre dessin de ville et dessin d'édifice, que peut-on faire ?

Je crois tout d'abord que l'architecte ne doit pas abandonner son rôle traditionnel de précurseur, d'éclaireur, d'explorateur.

Quelque soit l'échelle de son intervention, aussi modeste soit-elle, son projet dépose et fixe une signification: il est sens.

Quelque soit l'écriture technique et formelle qu'il développe, l'architecte porte la responsabilité de construire une cohérence visible par tous. Il s'engage à préserver l'unité du tout et des parties jusqu'au parfait achèvement de l'édifice.

Mais nous devons par-dessus tout intégrer le fait que la ville est bigarrée, cosmopolite, complexe dans sa forme et dans ses manifestations les plus violentes.

Il ne s'agit pas de prôner ici je ne sais quel éclectisme qui transformerait la ville en un vaste terrain d'expérimentation de tous les délires formels. Il nous faut bien-sûr accepter certaines règles d'intervention communes pour maîtriser ce qui est encore maîtrisable en matière de développement urbain.

Mais je crois que si l'on désire utiliser pleinement les acquis du XX siècle (qui sont essentiellement la création formelle, l'expression des différences et l'audace spatiale) alors je pense qu'il faut abandonner définitivement le mythe pesant des images de ville trop facilement identifiables.

Nous sommes en effet aujourd'hui en mesure d'envisager des scénarios de ville purement volumétriques. Imaginons la ville comme une concentration de volumes. Chaque bâtiment public, chaque immeuble, chaque espace public seraient alors pensés comme un enchaînement d'usages organisés dans les trois dimensions de l'espace.

Ce nouveau paysage de ville est un paysage fait d'étonnements, d'étrangetés, de complexités organisées.

Il faudrait avoir la modestie et les moyens d'organiser un jour et à une certaine échelle ce grand mystère de la ville que l'on arrive toujours pas à expliquer mais que j'ai pour l'instant envie de nommer les Volumes de la Ville.

Les 3 édifices que je vais maintenant vous montrer illustrent métaphoriquement chacun à leur manière cette idée des Volumes de la Ville :

L'HOTEL DU TRESOR est un bâtiment public construit au centre historique de MULHOUSE

Le SAMU 93 est le premier projet que je construis en banlieue

L'IMMEUBLE COUPLE-PLUS est ma troisième réalisation parisienne

|